

Rio-de-Janeiro. Le 11 Mai 1876. A 2 heures. Jeudi.

Mon bien cher petit mari, J'ai sous les yeux ton bon petit mot, du 18 avril, écrit dans le bureau des ces M^{rs} à Londres, et où tu m'as monnaie avoir mis à la poste, la veille, une longue lettre pour moi. Merci, chéri, de m'écrire à deux ou trois jours de distance pour me dire seulement que tu m'aimes, que tu penses à moi et aux enfants, je suis si heureuse de recevoir de tes nouvelles. J'attends avec impatience ta longue lettre, un pacifique steamer doit entrer aujourd'hui, probablement il m'apporte ta lettre. J'espère, que tu en fais un long séjour à Londres! Pourvu au moins que ce climat ne te fasse pas de mal! Cela me tourmente de savoir que tu passes toutes tes nuits presque blanchies, et que tu abuses presque du chloral; as-tu demandé un autre calmant à Millard? Quand tu recevras cette lettre, tu seras probablement, de retour des eaux; pourvu, mon Dieu, que cette saison t'ait fait du bien! Il me tarde, de ne plus te voir ces insomnies, tu devrais cependant avoir plus de tranquillité d'esprit: tes affaires en Europe vont bien, celles de Rio ne te tourmentent pas trop, j'espère, ta femme et tes enfants jouissent, grâce à Dieu, d'une bonne santé et te donnent souvent de leur nouvelle, afin de te rappeler combien ils t'aiment, combien ils ont besoin de ta santé, de ton amour. Il ne faut pas avoir tant d'ambition pour nous, mon chéri, ce que nous voulons pour toi, c'est plus de calme d'esprit; Dieu nous aidera bien, avec le temps. Je suis maintenant presque toujours couchée dans la journée, mais je ne m'ennuie pas, les enfants, le ménage, les longues heures que je passe à l'écrire tout cela m'occupe, je suis au contraire bien aise de pouvoir faire ce que j'ai à faire, sans être retournée dans de longues conversations. Elles sentent cependant régulièrement à 8 heures, pour coucher ici; je n'ai toujours qu'à me louer des bons soins dont on m'entoure. Ce qui m'a le plus coûté à m'habituer, (sans compter les soirées et les nuits) ce sont les dîners, seuls avec les enfants. Quand j'allois arriver ton home de santé, j'ai un serrement de cœur; enfin, je couchais avec les enfants et nous passions quelquefois de bons dîners. A te

remarquer l'entête de ma lettre? Le 11, dans 2 mois probablement jour pour jour, tu seras ici, nous pourrions te serrer dans nos bras, quel jour heureux! que Dieu le bénisse! et que je vois la joie, le bonheur, la satisfaction, dans tes yeux, dans ton cœur, dans ton esprit, dans ta santé, dans tes affaires d'Europe et de Rio, dans tout enfin. J'ai lu à maman (suivant tes ordres,) le passage où tu dis que tu remerciais Dieu et ma mère de t'avoir donné une femme comme moi. Alors je te remercie du fond de l'âme, de cette bonne pensée, qui part bien du fond de ton cœur; ma mère a souri et Dieu, Dieu, je ne sais pas, mais Il doit bénir notre amour et exaucer ce que tu lui demandes. — Maman, Marie, mes 5 enfants et moi, nous avons hier assisté au mois de Marie, à l'asile de S^{te} Thérèse, à côté de l'hospice des fous. Cela a fait une bonne promenade pour les enfants, pas trop tard, à cinq heures du soir; de plus, ils ont eu une fête complète, car à cette même heure, il y a eu le mariage d'une des orphelines qui a été élevée dans cet asyle. La cérémonie se passait tout-à-fait en règle: il y a les gros bonnets qui protègent cet asyle qui servent de parrains et de témoins à la pauvre orpheline, de manière à bien montrer aux époux, que c'est un acte sérieux qu'ils accomplissent. C'est admirable, cet établissement qui protège ainsi de pauvres enfants. — En longeant la rue dos Plantanios, j'ai rencontré, sur sa porte, M^r Januario, qui m'a saluée très-gracieusement et m'a arrêtée pour demander de tes nouvelles. Sa femme a été très-malade, à la roça, et pour cela, dit-il, ils ne m'ont pas encore rendu la visite. Il m'a demandé quand tu comptais revenir, et à ma réponse, au commencement de juillet, il a paru un peu étonné, mais quand je lui ai dit, que les affaires et ta santé réclamaient plus de temps, il a dit que c'était et que tu faisais très-bien, du reste, il n'y a personne, je vois, qui trouverait sage que tu reviennes sans te soigner. — M^{me} Teos a eu une petite fille, elles ont bien toutes les deux. — Figure-toi qu'on a planté, chez nous, les pépins du melon du jour des baptêmes des enfants, et quoique n'étant pas dans la saison des melons nous en avons déjà retirés 3 magnifiques en boîte, seulement on n'en pouvait manger que la moitié à cause

des vers qui s'y mettent, ils ne sont pas mauvais cependant, il y en a
encore un petit, et je voudrais bien pouvoir le garder pour ton retour.
Nous avons aussi une douzaine de figues en train de mûrir, proven-
ant, de celles-là tu en mangeras. - J'ai écrit par ce vapeur à M^{me}
Hast et je lui envoie la photographie de sa petite filleule, les autres
je les lui donnerai à son retour. A propos de ces photographies, dans
ma dernière lettre je te disais de les faire reproduire pour en distri-
buer à la famille d'Europe; si tu ne les as pas encore fait faire, j'en
serais bien aise, car j'en ai assez maintenant d'une douzaine, papa en
ayant fait faire pour son compte, 6 de chacune, pour lui et les frères
et sœurs de Rio. J'attends donc ton retour pour savoir si je dois en
envoyer en Europe, oui ou non. - J'ai raccommodé tes chemises au-
jourd'hui, pour que tout soit en ordre à ton arrivée et j'ai pensé
que puisque tu aimes tant tes chemises en toile, dont les devants sont
dans un pitoyable état, tu devrais acheter à Paris 12 devants de chemises
avec la toile liée jusqu'à la manche (les dessous d'épaules étant très-
déchirés aussi) et je n'aurais qu'à remplacer ces devants pour que tu
aies de nouveau 12 bonnes chemises en toile. Je ne vais pas aussi
si dans ma liste je te demande tes tabliers de cuisinier et des tor-
chons, Charles m'en fait une consommation effrayante; les miens
sont en lambeaux et à Rio c'est excessivement cher. - Toujours des
commissions, n'est-ce pas? cependant, héin, je n'oublie pas que j'en ai
déjà dit: de ne faire que ce que te permettraient ta bourse et ton
temps; ainsi, ne dit pas que les femmes sont assommantes. - Je n'ai
plus rien à te dire aujourd'hui, ou plutôt, il paraît que je sois raisonna-
ble, car beaucoup de raccommodage m'attend en bas. - J'entends les
enfants qui s'amuse à la balançoire et les gais de joie de la petite
Gabrielle qui se promène dans les bras de sa bonne, c'est te dire, qu'ils
sont gais et contents et jouissent d'une bonne santé. Ils courent de
cavasses les mains, la figure, les cheveux, de leur papa jusqu'à moi,
faut-il te le dire, mon bien aimé, je crains que tu ne trouves ta fem-
me trop..... dans son langage, toi qui la trouvais trop timide dans le
temps. Me grondas-tu, ou non? et bien je ne dis rien, tu placeras mes bas
sur toi et comme tu le voudras; je puis bien cependant te dire que je t'aime à
la folie et même que toi cher petit main de ton Eugénie Krauss.

Le 12 Mai. Mon bonchéri, j'ai encore reçu hier, par le pacifique steamer,
ton petit mot daté du 20 avril, mais ta longue lettre, que tu m'annonces
dans ces deux dernières petites lettres, je ne l'ai pas encore reçue et je
crains de ne plus la recevoir, je voudrais avoir des détails, pour savoir
à qui et comment la réclamer; j'aurais un vrai chagrin, si je ne la
reçois pas, elles me sont si précieuses, tes affectueuses lettres, même si ce
n'était que deux lignes, à plus forte raison une longue lettre. Enfin,
j'ai des nouvelles de mon chéri, c'est le principal, et ce dernier petit
mot du 20 avril, a été une vraie surprise. Olympie m'a aussi écrit
par le 20 avril, une bonne et longue lettre sur toi et tu lui donneras
un bon baiser pour la remercier de ma part. Tu es donc toujours re-
belle quand il s'agit de ta santé, cher vilain? Il faudrait cependant
écouter les conseils que te donnent ta femme, ta sœur C., tes belles-sœurs.
Tu abuses du chloral, tu me le dis, Olympie me le répète et elle trouve
qu'entre Millard et toi, vous n'êtes pas assez soigneux, elle te conseille
aussi de voir un autre médecin, et elle a raison. Pense à ta femme
et à tes enfants, il faut absolument te soigner, et il ne suffit pas
que tu ailles à Combières, ce qu'il faut surtout, c'est te donner un
traitement à suivre à Paris, en mer, afin de dissiper le mal; les
calmants, certes il t'en faut aussi, mais ce ne sont que des calmants,
et il faudrait quelque chose de plus positif. Je t'en prie, mon aimé,
fait tout ton possible, pour savoir quelque chose de plus positif sur ta
maladie, afin de pouvoir guider les médecins de Paris. J'envoie ma
photographie à M^{lle} Millard, tu la lui remettras, en lui disant bien
que j'ai confiance en lui et que pour cela j'ai confié à ses bons
soins un petit mari que je n'aime pas du tout, et que c'est à lui à
rendre mon mari raisonnable et en bonne santé. Si tu vois qu'il
desire avoir notre petite famille, tu lui diras que j'avais l'intention
de la lui envoyer, mais que dans ce moment-ci je ne les ai pas
encore toutes. — Sais-tu à quoi je pense, c'est que peut-être ta longue
lettre est une invention à toi pour me cacher quelque chose, et que
pour ne pas trop me tourmenter, tu t'es efforcé de m'écrire ces deux
petits mots, vilain, si tu me trompes, heureusement ta lettre d'Olympie te
dira pas trop souffrant. Je t'embrasse comme je t'aime, et je t'aimerai la plus
Eugénie Masson

Je ne veux jamais pardonner à ce vilain qui se fâche pour si peu, j'ai vu beaucoup de vilains, chaque fois plus vilain.